

Graine d'ananas

Ferré et ceux du drapeau noir

PAR BERNARD THOMAS

Jusqu'au bout il aura été fidèle à son vieil engagement, même si les anars, qui l'aimaient bien, le remerciaient parfois en lui jetant des tomates

Religieusement : il n'y a pas d'autre mot. C'est ainsi que Léo venait déguster chaque année les fruits pervers de la gloire à la Mutualité. Chaque année, dans la salle louée par la Fédération anarchiste, l'homme en noir surgissait, déversait le flot de ses imprécations, de ses provocations, de ses coups de cœur. Le clou en était, bien entendu, l'hymne à l'anarchie, qu'il lançait, raidi vers les projecteurs, la gueule débraillée mais ouatée par ses cheveux blancs. « Ni Dieu ni maître. » Alors, ça ne ratait pas, en même temps que les applaudissements partaient d'un coin de la salle les huées, les lazzis et les tomates. Il le savait. C'était inévitable. L'année suivante il revenait.

Les puristes du drapeau noir l'accusaient d'avoir planqué la Rolls dans la petite rue derrière. Ce n'était même pas vrai : il préférait les Mercedes. Mais n'empêche : il n'est pas comode d'être tous les soirs une graine d'ananas.

Léo en était une vraie, avec toutes les contradictions, toutes les exubérances, toutes les exigences d'empereur dont on sait bien qu'elles ne valent pas un kopeck devant une révolution d'Octobre, mais enfin on n'irait pas se priver de se cogner le crâne contre l'absolu. Surtout pour rien. Léo n'était pas anar dans les tonalités tendres. Lui, c'était le genre échevelé, exhibi, parano, faussement famélique et vraiment mordant, mais cohérent jusqu'à son dernier souffle : aller casser sa gueule un 14-Juillet, pour un antimilitariste de gauche, cela ne s'invente pas. C'est le dernier pied de nez à ses ennemis les cocardiers.

Quand on a battu tous les records de galas de soutien pour le drapeau noir, le Secours rouge, le Refractaire, l'usine Penarroya, les ouvriers maghrébins ou Radio-Libertaire (89.4 MHz), on ne peut pas se priver de cet ultime clin d'œil à l'heure de passer l'arme à gauche.

C'est un phénomène insolite, Léo. Une étrangeté. On ne peut pas dire que le courant de pensée soit spécialement bien représenté sur les bancs de l'Assemblée, surtout côté majorité, à l'Académie française, place du Colonel-Fabien ou à l'Archevêché. Voilà un individu qui aura passé des temps à houspiller le bon Dieu et ses saints, à chercher sur les rosettes, à vociférer contre tous les pouvoirs, ceux de l'Est comme les autres, à vomir



Pour ses amis les anarchistes, Léo Ferré venait chaque année chanter à la Mutualité. Il payait ainsi de sa personne, quand ce n'était pas de sa poche (comme pour Radio-Libertaire), son tribut à l'utopie. Il précisait : « L'anarchie, ce n'est pas le revolver. »

sur le fric, le capitalisme et la consommation : à peine la première pelletée de terre jetée sur un cercueil de chêne clair, un prêtre, le père Henri Lambert, l'envoie au paradis rejoindre Brel et les autres bon Georges, Marchais s'essuie un œil, Toussaint se mouche, Lang sanglote et Mitterrand s'émotionne. De quoi faire rêver une fois de plus sur l'anarchie.

On la croit morte de vieillesse, assassinée par le progrès, la science et les idées nouvelles : la taupe creusait ses galeries, narguant la certitude de mieux-assis. Merde à Vauban : pas moyen de tenir en cage cette bestiole insaisissable et déroutante qui fait tellement désordre. Au long de cinquante ans de chansons, Ferré n'a pas fait de politique, il a été l'incarnation d'une manière de voir naïve et sophistiquée, utopique et fraîche. Celle d'un enfant : déraisonnable et implacable. Comment peut-on naître à Monaco d'un père directeur de personnel au Casino, faire des études dans un collège chic, préparer une licence de droit à Sciences-Po et tomber dans la cohorte née du jupon noir de Louise Michel ? Tout simple : il suffit d'avoir conservé intact le regard clair de ces années extra-lucides où l'on ne sait pas encore calculer mais où l'on est encore immortel.

En 1946, il était bien entendu contre la guerre d'Indochine, en 1954, évidemment contre l'Algérie, en 1968, bien entendu du côté des pavés qui cachaient la plage. Mais cela va presque de soi. C'est le reste du temps que ça jubile, quand il érupte contre tout ce qui ressemble à une autorité gênante, calottés, bondieusards, quand il ricane sur les temps difficiles, quand il se lance à l'assaut des rupins, tire à boulets flambants sur la télé, faisant feu de tous mots, espèce de Cyrano de Bergerac mâtiné de Quichotte. En carte dans un seul parti, celui des poètes. Ceux qui refusent d'avoir des papiers. Pas de dogme, pas de hiérarchie : une mouvance. Une bande de zigotos qui traînent à la librairie Publico ou dans les rédactions de feuilles marginales, « Non-violence » ou « Avis de recherche ». Parmi eux, Ferré nageait comme un poisson dans un vivier, entre Maurice Joyeux, pilier de la Fédération anar, May Picquet, ray, l'éternellement jeune révoltée, et les gamins aux cheveux longs du groupe Mémilmontant. Pour eux, pour tout le monde, c'était « le Vieux ». Presque une pièce de musée. Considéré avec un mélange de tendresse et de sauvagerie critique. C'était, certes, le gars qui avait fait chanter le comte Aragon par la France entière, c'était suspect, mais tout de même, c'était bien beau, surtout pour une époque où triomphaient Dalida et Mireille Mathieu. C'était celui grâce auquel le mot anarchie n'était ni dérisoire ni synonyme de bande à Bonnot. « L'anarchie, ce n'est pas le revolver », avait-il coutume de dire. C'est la révolte de l'intérieur, et ça sort par les yeux, par les mots.

C'était l'un des porteurs de la flammèche qui, avec laquelle Cohn-Bendit et ses lascars du 22 Mars allumèrent les incendies de Mai-68. Ce qui ne devait pas achever de faire de lui la star du brasier rouge et du drapeau noir. Mais, justement, il cassa aussitôt son image préférant s'élancer dans des espèces de monologues prophétiques bien plus que politiques, un chien enragé par la cruauté de vivre, revendiquant sa chiennerie : de l'anarchie encore, façon Stirner « l'Unique et sa propriété », plutôt que le Bakounine des temps anciens. Ferré l'Unique, le pourfendeur d'iniquités. Avant que cette chienne de vie ne le lâche à son tour : « A la galerie j'arfouille dans les rayons d'la mort/ Le samedi soir quand la tendresse s'en va toute seule... » Et ça, c'est pas extra !